

GYMNASTIQUE DE FRANCE
SE — NANCY 5 ET

voire aimable concours pour
ette petite cérémonie, en
attendant, révoq, je vous prie
Maturne, l'assurance de ma
parfaite considération.

Oliv Bourcart.

Quai Isabey, 4.



A
Nos Camarades
Les "Sokols".

NA ZDAR!



1-46

Union Des Sociétés De Gymnastique
De France



Je vous prie de vouloir
bien honorer de sa présence les 2 séances publiques
de la XVIII^e Fête fédérale des 5 et 6 Juin 1892.

Le Président du Comité d'organisation, G. BOURCART.
Le Président de l'Union
Des Sociétés de Gymnastique de France, A. KRUG.

Parc de la Pépinière, à 2 h 1/2. Cette invitation est personnelle et
Donne accès à la Tribune réservée.
à gauche de la Tribune officielle.

19 VALABLE pour la fête du DIMANCHE 5 Juin 1892 SECONDES Prix : 2 fr.

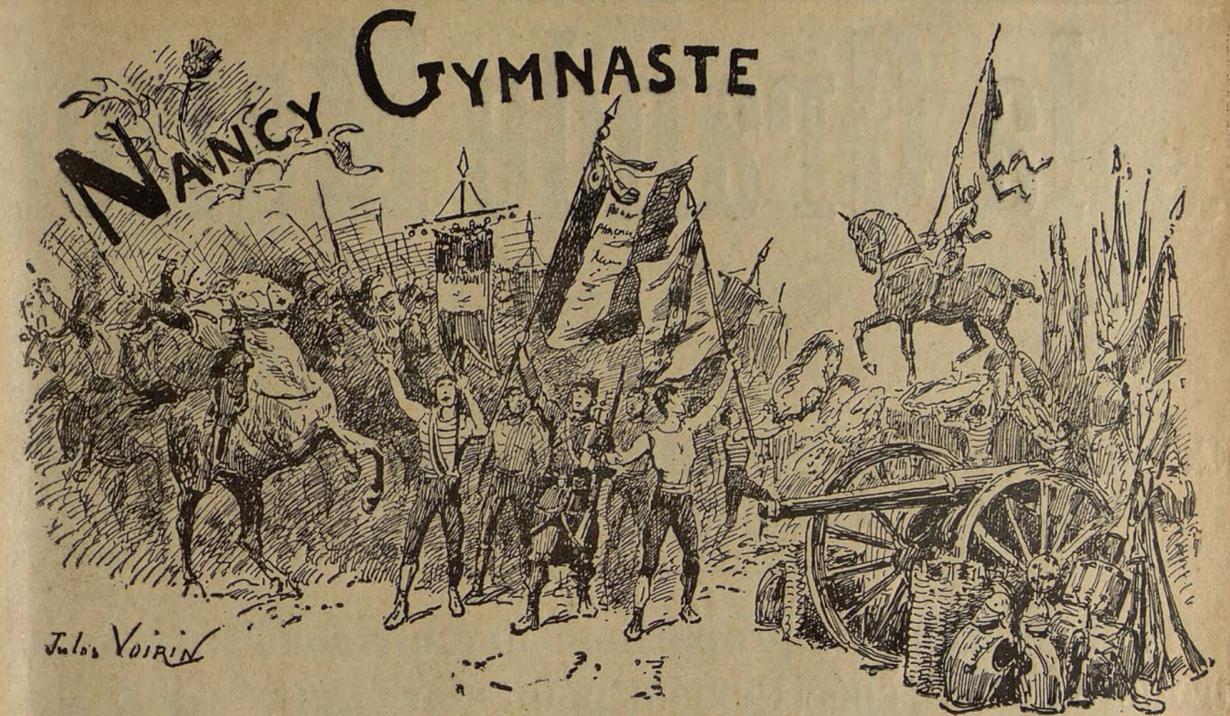
UNION DES SOCIÉTÉS DE GYMNASTIQUE DE FRANCE
XVIII^e FÊTE FÉDÉRALE
PARC DE LA PÉPINIÈRE
DIMANCHE 5 Juin 1892
Ouverture des portes à 1 h. 1/2

35 VALABLE pour la fête du LUNDI 6 Juin 1892 SECONDES Prix : 3 fr.

UNION DES SOCIÉTÉS DE GYMNASTIQUE DE FRANCE
XVIII^e FÊTE FÉDÉRALE
PARC DE LA PÉPINIÈRE
LUNDI 6 Juin 1892
Ouverture des portes à 1 h. 1/2

XVIII^e FÊTE FÉDÉRALE
UNION DES SOCIÉTÉS DE GYMNASTIQUE DE FRANCE
Commission De Réception
PUNCH
LUNDI, 6 JUIN
à l'issue de la Distribution des Prix
dans les Galeries de la Salle Poirel.

147



Tirage justifié: 20,000 exemplaires.

Bureaux : 25, rue de la Pépinière.

SOMMAIRE :

Programme officiel des Fêtes des 4, 5, 6 et 7 juin.
 La Rédaction : Salut aux Gymnastes.
 A. MÉZIERES : M. Carnot à Nancy. — GYP : Les grilles de Lamour. — André THEURET : La vigne. — Alfred RAMBAUD : La rue à Tunis. — Lettre de M. A. RODIN. — Roger MARX : La prochaine statue de Rodin. — Emile HINZELIN : La voute de plumes. — Léon MIRAL : La lettre. — G. HEYMONET. — Lettres des étudiants : MM. PÉROUX, P. GIVLAY, E. FLEETWOOD, P. DOUGRADI. — Edouard SYLVIN : Le Normand Gringoire. — E. GOUTTIÈRE-VERNOLLE : Femme honnête. — B. DU BOUSQUET : Destin. — Henry CARMOCHE : Bouquet de pensées. — Léon GOULETTE. — A. M. CROUET. — Léon BARAT : Le Bucher. — N. PIERSON : L'architecte de la place Stanislas. — Raoul DE DOMBASLE : Raouacha. — Jules NATHAN : Les petites vierges. — Emile ABDEL : Au pays de Lorraine.

Lundi 6.

8 heures 3/4 matin : Réception des autorités à la Préfecture. — 10 heures 1/4 : Visite à Malzéville. — 11 heures : Fête universitaire à l'Institut chimique. — 11 heures 1/2 : Cortège des étudiants, de l'Institut au Lycée. — 11 heures 3/4 : Réception des maires du département à la Préfecture. — Midi : Banquet universitaire dans la cour d'honneur du Lycée. — 2 heures : Arrivée de M. Carnot à la Fête de gymnastique; remise du Prix du Championnat. — 3 heures 3/4 : Inauguration de la statue de Claude Gellée. — 4 heures 3/4 : Visite à l'hôpital civil. — 7 heures : Banquet à l'Hôtel de-Ville. — 8 heures : Distribution des prix du concours à la salle Poirel. — 9 heures : Punch des gymnastes dans les galeries Poirel. — 9 heures 3/4 : Feu d'artifice.

Mardi 7.

9 heures matin : Départ de M. le Président de la République. — 9 heures 3/4 soir : Retraite aux flambeaux par les étudiants.

**PROGRAMME
 DES FÊTES DE NANCY
 4, 5, 6 et 7 Juin**

Samedi 4.

9 heures matin : Congrès de l'Union des Sociétés de gymnastique à la salle Poirel. — 1 heure 1/2 : Réception des « Sokols » à la gare. — 4 heures : Arrivée des sociétés suisses. — 5 heures : Arrivée des Belges et des Luxembourgeois. — 8 heures 1/2 : Soirée à l'Eden-Théâtre.

Dimanche 5.

6 heures matin : Concours de gymnastique à la Pépinière. — 1 heure 1/2 : Défilé des sociétés; vin d'honneur à la Mairie. — 2 h. 1/2 : Fête de gymnastique; remise du drapeau de l'Union. — 5 heures : Arrivée de M. le Président de la République. — 5 heures 1/2 : Revue et défilé des troupes sur la place Stanislas. — 9 heures : Représentation de gala donnée au Théâtre par les étudiants. — 9 heures 1/4 : Retraite aux flambeaux; illuminations. — 10 heures 1/2 : Visite de M. Carnot au Cercle militaire.

SALUT AUX GYMNASTES

Nancy-Gymnaste porte un titre qui le dispense d'une profession de foi, un titre franc, simple et clair qui annonce que le journal est créé spécialement pour nos fêtes, dans la pensée unique de saluer l'arrivée parmi nous d'une jeunesse vigoureuse et disciplinée.

Les littérateurs de notre province, les hommes de talent dont la plume honore la Lorraine, à Paris ou à Nancy, ont eu la fraternelle pensée de faire aux Gymnastes les honneurs de la maison, de les prendre par la main dès leurs premiers pas sur ce coin de terre bien française et de leur dire: Chers amis, vous êtes chez vous.

Ainsi, par cette accolade fraternelle du talent à la jeunesse, se trouve pour quelques jours réalisé à Nancy ce beau rêve de la

réconciliation de tous les Français dans une pensée commune de cohésion, dans le dédain des manifestations personnelles aventureuses, dans le sentiment supérieur du coude à coude que le patriotisme commande et que la Gymnastique exécute.

La RÉDACTION.

**M. le Président de la République
 A NANCY**

Le voyage de M. le Président de la République à Nancy est un événement d'ordre intérieur qui doit réjouir tous les Français. Puisque M. Carnot a pris l'heureuse habitude de voyager et de porter un peu partout la bonne parole, pourquoi laisserait-il de côté une des parties de la France les plus dignes d'être visitées, une de celles où il est assuré du meilleur accueil?

Nous sommes à Nancy chez nous; nous nous occupons de nos propres affaires, sans provoquer ni menacer personne, mais sans avoir besoin non plus d'y être autorisés par personne. Nous voulons la paix, nous ne prononcerons que des paroles pacifiques. Soyons donc tout entiers à la satisfaction de recevoir par la première fois le chef de l'Etat.

En même temps que nous lui montrerons notre amour inné de l'art, nos instincts d'élégance, la disposition et la décoration harmonieuse de nos monuments, montrons-lui les grandes qualités du caractère lorrain, l'attachement à la patrie, la fidélité aux opinions, la gratitude pour les services rendus.

Si la France a recouvré tout son prestige, nous savons qu'elle le doit à la sagesse du gouvernement républicain, mais qu'elle le doit aussi aux qualités personnelles du chef de l'Etat. Toute l'Europe le reconnaît. La droiture, la dignité et la correction de M. Carnot, son esprit large et conciliant ont contribué pour beaucoup aux deux grandes victoires que la France a remportées en

A la Grande Maison

6, RUE SAINT-JEAN, 6,

NANCY.

COSTUMES pour MESSIEURS et PETITS GARÇONS
et les principaux objets se rattachant à leur toilette.

Notre Maison aux proportions monumentales a été construite en 1879, spécialement pour notre genre d'industrie.

Depuis cette époque, notre commerce a pris un développement tel, qu'il nous a fallu, à plusieurs reprises, augmenter nos rayons, adjoindre à nos magasins l'entresol, en totalité, de l'immeuble n° 4 rue Saint-Jean, voisin du nôtre.

Ces renseignements, inutiles aux habitants du pays, qui savent l'importance de la *Grande Maison*, nous devons les fournir aux étrangers de passage à Nancy.

En tout temps et en ce moment plus particulièrement, en raison des fêtes qui réjouissent la Lorraine, nos séries de costumes et de pardessus pour les messieurs de toutes les tailles, nos toilettes fraîches, charmantes, pour petits garçons de tous les âges, sont très, très complètes.

Pendant toute cette semaine, l'accès de la *Grande Maison*, 6, rue Saint-Jean, 6, sera libre, les personnes, qui voudront bien se rendre compte de notre organisation, visiter nos divers comptoirs, nous feront grand honneur.

LA GRANDE MAISON.

deux ans, à l'admirable succès de notre Exposition universelle, à la confiance que nous donne désormais pour l'avenir la certitude de n'être plus isolés dans le monde.

A Mézières

de l'Académie Française.

Les Grilles de Lamour

Je les ai aimées dès ma toute petite enfance, les belles grilles de la place Stanislas, et leur souvenir évoque en moi une foule d'autres souvenirs du temps que j'ai passé au pays Lorrain à Nancy. Tandis que devant mes yeux se découpe l'élégante silhouette des grilles de Jean Lamour, des choses un peu oubliées me reviennent à l'esprit, nettes et vivantes. C'est un retour complet vers un passé que je me rappelle avec plaisir, et avec, aussi, un peu de regret.

Je vois la Lorraine si verte et si riante ; ses collines fraîches, couvertes de bois, et ses fins ciels gris, d'un gris si doux, que je n'ai retrouvé dans aucun autre pays.

Et quel joli souvenir j'ai gardé de Nancy si gaie et si cordiale autrefois ; si peu bourgeoise et si peu province ; avec ses grandes places ; ses palais ; son allure de vieille ville élégante et très noble, et ses grilles enfin, ses belles grilles de la place Stanislas, qui, dans ce temps très lointain, me faisaient penser à une grande cage merveilleusement ciselée, dont il eût été très doux de ne jamais sortir ! . . .

Gymnaste

LA VIGNE

Lorsque, les coudes sur la nappe,
Je bois le vin fils de la grappe,
C'est toujours vous que je revois,
O vignes des côtes natales,
Dont les ceps en lignes égales
Montent des prés jusqu'aux bois.

Dans les brunes terres d'argile
Où l'hyacinthe de Virgile
Répand son parfum doux et fort,
Le plant noueux à branche torse
Avec sa rude et noire écorce
Au mois de mars à l'air d'un mort.

Mais en avril la sève affleure
Aux bourgeons du sarment qui pleure ;
La feuille en mai pousse à foison ;
Une odeur de vigne fleurie,
Dans les nuits de juin, se marie
Aux senteurs de la fenaison.

Déjà le maillet qui travaille
Les flancs ventrus de la futaille
Résonne dans les vendangeoirs...
Le grain vert se gonfle, et septembre
Voit les raisins blonds comme l'ambre
Mûrir auprès des raisins noirs.

O vendanges !... sur les collines,
Des voix mâles ou féminines
Roulent de ravin en ravin.
De la cuve qui bout et fume,
Et du pressoir rouge d'écume
Jaillit, comme un ruisseau, le vin.

Salut, vin léger de nos côtes !...
Il suffit que chez de vieux hôtes
Je boive un trait de ta liqueur,
Pour que le temps passé renaisse...
Tout ressuscite, et ma jeunesse,
Joyeuse, me remonte au cœur.

André Chénier

LA RUE A TUNIS

D'un voyage en Tunisie, M. Alfred Rambaud a rapporté des notes pittoresques qui seront publiées prochainement dans la *Lorraine-Artiste* et auxquelles il nous permet d'emprunter l'extrait suivant, absolument inédit.

... Nous voici à Tunis. . . Nous n'avons plus qu'à ouvrir tout grands les yeux. Pour les remplir d'impressions et de couleurs, pas besoin d'aller bien loin.

L'avenue de France qui se continue par l'avenue de la Marine jusqu'au port de Tunis, est la grande artère de cette cité européenne, qui, en moins de dix ans, est sortie du sol marécageux pour se juxtaposer à la vieille ville arabe. Là, sont les grands hôtels, les grands cafés, les grands magasins, les cercles, le palais de la Résidence. Sur les larges trottoirs, se promènent les messieurs causant politique ou affaires, et c'est ici que se fait, à l'heure de l'absinthe, le grand étouffement de perroquets.

« Demandez la *Dépêche tunisienne* ! Demandez la *Tunisie* ! » Quel est l'importun qui, avec des intonations de camelot parisien, vient me rappeler qu'il existe des journaux ? C'est un petit Arabe, pieds nus, la mine éveillée. Vous souriez, vous achetez le journal. Mais auriez-vous en main dix, vingt, cent *Dépêches tunisiennes* que vous n'entendez pas moins crier, hurler, aboyer, glapir à vos oreilles : « Demandez la *Dépêche tunisienne* ! »

« Cirez, m'sieu ! » C'est un autre petit Arabe, mais encore plus dépenaillé, à l'air encore moins capitaliste que le crieur de journaux, portant sur les reins la boîte à brosse de nos petits Savoyards. « Cirez, m'sieu ! » Ou plus exactement : « Ciri, m'sieu ! » Eussiez-vous des chaussures immaculées, luisantes à s'y mirer, celui-là ne vous lâchera pas. Et si, pour en finir, vous avez l'imprudence d'avancer un pied condescendant, ce n'est pas à un *Ciri m'sieu* que vous aurez affaire, mais à dix, à vingt. Et il vous faudrait avoir autant de pieds qu'une divinité hindoue a de mains pour donner satisfaction à tous ces empressements. Heureusement, en se disputant votre personne, ils se bousculent, se battent à coups de boîte à brosse, s'arrachent leurs *chéchias*, s'attrapent mutuellement à la mèche unique de leur ocepit, celle qui servira un jour à l'ange Gabriel pour les ravir au ciel. Profitez du conflit pour vous évader.

Vous tombez dans un groupe d'Arabes conduisant en laisse, comme un simple caniche, une énorme lionne, qui n'est pas même muselée, mais qui semble d'humeur débonnaire. Cela tient sans doute à son grand âge. Ils quêtent, en l'honneur de je ne sais quel saint de l'Islam. On les reçoit même dans les harems, car on sait que, s'ils se permettaient d'y regarder les femmes, à l'instant même leur lionne les dévorait.

Sous votre nez, s'avance une main mignonne mais sale, chargée de bracelets en argent faux, et une mélodie plaintive frappe votre oreille. C'est une Arabe de la campagne, une *fellahine*, une *bédouine*. C'est une mendiante. Il y en a cinq ou six qui errent sur le trottoir de l'avenue, assaillant comme une nuée de moineaux effrontés le généreux étranger qui donne un sou à l'une d'elles, puis s'éparpillant dans une fuite éperdue quand apparaît au coin de la rue l'uniforme d'un agent.

La mendiante arabe peut être jeune, presque jolie, point lavée, mais les yeux allongés d'antimoine ; des tatouages bleus sur le front, sur le milieu de la lèvre inférieure ; — parfois, autour du cou, sur le sein, aux bras, aux jambes, toute

une broderie très compliquée de tatouages, toujours bleus. Elle est vêtue d'une robe de cotonnade bleue, qui bâille sur les côtés et laisse apparaître un flanc et une poitrine de bronze. Pendu à son dos, sommeille un gosse à tête rase. Les grands yeux de la mendiante, les grosses lèvres lippues, tout cela implore : *Karoub ! karoub !* (une pièce de quatre centimes).

La *fellahine*, de la campagne arabe va le visage découvert. Il n'en est pas ainsi de la musulmane des villes. Celle-ci, dans les wagons du petit chemin de fer italien ou dans ceux du tramway belge, laissera voir ses pieds, ses jambes, ses bras ; jamais son visage. Il est masqué d'un voile noir de crêpon ou de soie rêche, qu'on appelle le *chembir*. A dix pas, vous prenez la femme pour une négresse.

Ne vous fatiguez pas l'esprit du mystère de ce voile. Règle générale : à Tunis, même sous le haik blanc, même sous le masque noir, on ne laisse jamais sortir les femmes qui n'ont pas perdu jusqu'au dernier vestige de jeunesse. Quand une femme de condition aisée sort de chez elle, c'est dans une berline aux rideaux bien fermés ; ou bien encore, outre le haik et le *chembir*, elle a sur le visage une sorte d'écharpe très large, pliée en double, dont les deux bouts tombent jusqu'aux genoux. Elle est obligée de tenir un peu écartées ces draperies, juste assez pour regarder où elle pose ses babouches. Sa démarche est tatonnante comme celle d'un aveugle qui aurait perdu son chien. — Tunis, pour tout ce qui touche aux dames, paraît la ville la plus féroce de l'Islam. J'ai connu des Lovelaces qui habitaient la ville depuis des années et qui confessaient en toute ingénuité, n'avoir jamais aperçu le visage d'une musulmane.

A Tunis, pour nous, le beau sexe indigène est uniquement représentée par la femme juive. C'est elle, lorsqu'elle est jolie, et elle l'est presque toujours quand elle est jeune, qui fait la joie des yeux Européens, et qui des éclatantes couleurs de sa toilette fleurit la vieille cité.

Très original son costume. D'abord la *souria*, chemise de mousseline diaphane, soutachée d'or et qui ne dépasse pas de beaucoup les hanches ; — puis le *hasskira* ou gilet de velours, destiné à soutenir les seins, brodé et fanfreluché d'or. (Il y a des *hasskira* qui valent plusieurs milliers de francs) ; — puis la *gandourah*, petite blouse de soie guère plus longue que la chemise ; — puis le *serroual*, pantalon qui se serre à la taille par une coulisse dont les deux bouts se nouent sur le ventre et se terminent par des glands d'or que la marche fait frétiller. Le *serroual*, d'une prodigieuse capacité dans ses fonds, devient absolument collant à partir du genou ; c'est alors une espèce de maillot en soie ou en jaconas brodé, qui se continue par des bas. Sur ces bas, il y a parfois des molletières ou enlèmes d'étoffe d'or. La Juive a les pieds dans des mules, *sabat* ou *bachmak*, ou bien dans des souliers de bal européens ; mais de toute chaussure, fut-elle la plus élégante qui soit sortie d'un atelier parisien, en écrasant le quartier du talon, la juive fait un *sabat*. Traduisez : une savate. De là cette démarche sautillante chez les jeunes, pesante et traînante chez les vieilles. Quand le pavé est humide, la Juive est parfois montée sur de hauts patins de bois (*lokl*), qui rappellent un peu ceux des Japonais.

La coiffure varie suivant qu'il s'agit d'une femme mariée ou d'une jeune fille. La première porte un bonnet d'étoffe d'or, cachant soigneusement les cheveux et se terminant par une corne haute et pointue (*douka*), au sommet de laquelle s'accroche, le voile léger du haik. C'est tout-à-fait le hennin de notre moyen-âge. La jeune fille se coiffe d'un foulard (*takrita*) de soie, d'où tombe sur les reins l'opulente tresse de ses cheveux noirs. — Je n'ai parlé ni de corset ni de robe : la Juive de Tunis ne porte pas de corset ; elle ne porte pas de robe.

La jeune fille, avec sa *gandourah* qui s'arrête aux hanches et cette espèce de maillot tendu sur ses jambes, a l'air d'un joli gamin ou d'une débardense de Gavarni. La femme mariée, avec cette même absence de jupe, avec le haik qui tombe de la pointe de sa *douga*, ressemble, au-dessus de la ceinture, à la reine Isabeau de Ba-

vière ; au-dessous, à une baigneuse du *Journal Amusant*.

Remarquez que cette espèce de travesti qui semble si étrange dans la rue — les Anglais le traitent même de *shocking* — et qui fait ressembler Tunis au grand escalier de l'Opéra une nuit de bal masqué — est tout simplement le costume commun aux femmes des deux races, à la musulmane et à la juive. Seulement la première ne le porte que dans son harem, la seconde l'arbore en public. Pour l'une, c'est un déshabillé d'intérieur, pour l'autre c'est tout le costume.

Et qu'il est amusant à l'œil ce costume ! Ces femmes d'Orient ne haïssent pas les violents contrastes de couleurs ; jamais elles n'auraient inventé les nuances Pompadour. — Par exemple sur une Juive de Tunis le foulard de tête sera bleu, la gandourah bouton d'or, le hasskiri violet, les bas écarlates, les mules vertes. Cela crierait, cela hurlerait, si le soleil, si la chaude lumière d'Afrique ne se chargeait de faire de tout cela une joyeuse harmonie.

Une très jolie race de femmes que ces Juives. Dommage qu'elles se fassent vite. Cela tient à ce que les mariages sont désastreusement précoces ; qu'elles sortent peu ; que dans la rue elles ne marchent pas, mais glissent ou traînent paresseusement ; qu'elles mettent autant de soin à favoriser chez elles l'embonpoint que cette pauvre Céline Montaland en mettait à le combattre. Quand une jeune fille est sur le point de se marier — et c'est généralement à douze ou treize ans — ses parents s'ingénient à l'engraisser, comme on fait à Strasbourg pour les oies. On la tient immobile sur un sofa ; on la gave de couscous, de tous les farineux, de toutes les sucreries, jusqu'à ce qu'elle devienne ronde comme une caillé d'aout, avec une figure de pleine lune et tout le reste à l'avenant. Alors, elle est à point. Le fiancé peut en prendre livraison.

Celles qui n'ont pas encore subi ou que n'a pas trop gâtées cette étrange préparation matrimoniale sont jolies au possible, avec ces grands yeux noirs, cette fleur de leur teint, cette finesse des attaches. Ce sont des Andalouses, — un peu grassouillettes. Et, au reste, la différence de race entre Arabes, Juives et Andalouses — tous les ethnographes vous le diront — est insignifiante. Donc, des Juives de Tunis vous pouvez conclure, aux Arabes tunisiennes : du connu à l'inconnu.

Bien entendu, elles s'allongent les yeux avec le *kohl* ; elles s'épilent et se lissent le visage avec la *martina* ; elles s'empourent les ongles et les paumes des mains, les ongles et les plantes des pieds avec le *henné* ; elles se mettent sur les joues du rouge et du blanc ; elles se teignent les cheveux en noir avec la *sebhra*.

Car il ne faut pas croire que toutes les Arabes et toutes les Juives soient nées avec une chevelure d'ébène : beaucoup ont les yeux bleus ; beaucoup sont blondes, comme des Alsaciennes, ou rousses, comme des Germaines. On ne saura jamais ce qu'il est entré d'éléments septentrionaux dans les races de notre Afrique du Nord.

Cher Monsieur,

Après avoir griffouillé, je n'ai rien pu produire. Mais je sais remercier mes amis de leur vive sympathie.

Rodin

LA PROCHAINE STATUE DE RODIN

Nous ne la possédons pas encore, même à l'état de modèle, mais de l'œuvre future une maquette existe très poussée, très précise, définitive et superbe...

Balzac — car c'est de l'image appelée à bientôt se dresser sur la place du Palais-Royal, à Paris, qu'il s'agit — Balzac est figuré debout, drapé dans le froc de dominicain qui fut le suaire jamais quitté de ce penseur opiniâtrement rivé à la tâche, selon

la manière des moines du vieil âge. Et comme l'ample vêtement séculaire n'accuse aucune date, la pensée va généralisant, et la seule idée suggérée par le costume est celle de la réclusion laborieuse, celle du travail repris à chaque aube, sans trêve ni merci.

Cependant, il ne faut point insister outre mesure. A une technique toute puissante et admirablement sûre, Rodin joint les soucis d'intellectualité les plus rares, et dans ses statues iconiques — qu'il s'agisse de Bastien Lepage ou de Claude Lorrain — le vêtement relégué au rang de cadre ou d'accompagnement, ne remplit point d'autre rôle que dans la plupart des portraits de Frans Hals et de Rembrandt. Point du tout photographique, indiqué largement au moyen d'abréviations voulues, jamais il ne nuit à la signification du geste, jamais il ne distrait l'attention du visage, où est la vie et la pensée.

Ici l'attitude est pleine de calme et de souveraine quiétude ; les bras sont croisés sur la poitrine, sans laisser rien voir de ces mains de prélat dont Balzac tirait vanité, et pour cela même, immédiatement l'œil se porte sur le masque et en veut pénétrer l'énigme.

Le buste de David d'Angers avait montré un Balzac embelli, affadi, d'une gravité olympienne — tandis que, au témoignage de Gautier, l'expression habituelle de la figure était une sorte d'hilarité puissante, de joie rabelaisienne qui faisait songer à frère Jean des Entommeures, mais agrandi et relevé par un esprit de premier ordre. Rodin s'est préoccupé de chercher ce qui, sur ce visage large, franc et ouvert, annonçait la puissance, la volonté, le génie, et il a visé à la ressemblance, telle que l'exige l'optique de la place publique, à la ressemblance statuaire en faisant prédominer, en accentuant les traits caractéristiques, signalétiques, indices de l'individualité : l'élévation du front, la profondeur de l'enchaînement de l'orbite, l'éclat aigu des yeux, la carrure du nez, la sensualité des lèvres épaisses. Mais qu'est-ce cependant la fidélité de l'allure, de l'aspect, de la physionomie, si vous lui comparez l'expression répandue sur ce visage et la complexité des sentiments qui s'y peuvent lire ? Un indéfinissable sourire, fait à la fois de bonté, de raillerie et de défi, entr'ouvre la bouche aux contours sinués et l'accord de ce sourire avec le regard, le port de tête rayonnant, disent l'innanité des négociations, des insultes d'antan, le légitime orgueil de l'œuvre accomplie, l'espoir confiant en la postérité.

Au cœur même de Paris, sur cette place où sans cesse se presse, passe et repasse une foule enfervrée, combien pourront être reconnus dont le type a été créé ou reconstruit d'instinct par Balzac ; combien de Vautrin, de barons Hulot, de Nucingen, de Gobseck, de Gaudissart, de Rastignac, combien de duchesses de Maufrigneuse, de Mmes Marneffe, de Mortsaut, de Diane de Chaulieu heurteront, dans leur hâte, la pierre du piédestal, sans prendre garde à l'historiographie de leurs vices et de leurs faiblesses, et combien aussi — combien peu — s'effaroucheront-ils de ce regard qui ne veut point cesser de scruter, ce regard pareil à celui d'un prêtre et d'un médecin !

A inventer, à recomposer cette grande figure, à la douer d'animation, d'intellectualité, Rodin a témoigné de cette intime compréhension des génies littéraires qui ailleurs, on le sait, s'est affirmée avec tant d'éclat. Qui donc auparavant avait traduit la *Divine Comédie* et Baudelaire, et qui donc saurait comme Rodin, si les amis du bon poète y voulaient s'engager, symboliser pour l'avenir l'impérissable muse des *Fleurs du mal* ? N'a-t-il pas continué, incarné dans le marbre, le radieux poème, n'a-t-il pas fait palpiter la matière au point de l'obliger à dire les affres du désir, les tortures de la passion, les angoisses et les râles, les frissons éternels et nouveaux ?

Mais si, entre Baudelaire et Rodin, les affinités ont dès longtemps frappé, les ressemblances ne laissent pas d'être déjà nombreuses, qui rapprochent au dix-neuvième siècle le maître de la statuaire du maître du roman. Tempérament, conscience, destinée, rien que de pareil et, malgré le contraste apparent, que de parenté aussi dans l'œuvre poursuivie. Rodin évoquant avec la réalité l'irréel, Balzac révélant par intuition la société de son temps, tous deux se proposant comme constant objet d'étude, l'homme, l'humanité. Et de là vient peut-être que jamais glorification ne fut plus touchante que cette image du Dante de la *Comédie humaine* amoureusement pétrée par le sublime sculpteur de l'*Enfer*.

Roger MARX.

LA VOUTE DE PLUMES

A mon ami Léon Bourgeois.

Un matin, Salomon dit aux oiseaux du ciel : « Amis, vous savez tous que j'ai fini mon temple ; Je veux donc que demain mon peuple se rassemble. Et devant ce grand œuvre offrant un grand exemple, Y vienne au point du jour, en flot torrentiel.

Soyez ici demain ; étendez bien vos ailes, Ombragez les sentiers et couvrez les chemins ! Que l'aigle, avec bonté, se joigne aux hirondelles, Pour que, sous une voûte immense, les fidèles S'avancent à pas lents en se tenant les mains.

Mon peuple est très croyant et jamais je n'en doute ; Il accourait vers moi malgré tout le soleil, Même lorsque mon ordre est muet, il l'écoute ; Mais demain, c'est demain, je souhaite qu'il goûte, Dans cette ombre moelleuse, un charme sans pareil.

A ces mots, les oiseaux se taisent en réponse : O les doux serviteurs soudain silencieux ! Mais chacun, vers les monts ou les plaines, s'enfonça, Va trouver ses amis lointains, et leur annonce Que demain est le jour où l'on voile les cieux.

Alors, le milan fauve et les mésanges bleues, Le vautour au front plat, au cou rude et pelé, Qui de son vol égal semble faucher les lieues, Les chardonnerets d'or et les fins hochequeues, Et toi, beau cygne pur, le maître immaculé !

Le roitelet qui porte à la tête une flamme, L'alouette sonore et qui jaillit du sol, La fauvette subtile et vive comme une âme, Les nocturnes oiseaux que l'ombre en vain réclame, Et le chanteur sublime et franc, le rossignol,

Les merles dont le rire éveillé au loin les branches, Le ramier si robuste au murmure si doux, Et les corbeaux trop noirs et les colombes blanches, Comme des ouragans, comme des avalanches, Tous les oiseaux du ciel viennent au rendez-vous :

Tout entiers à leur grave et nouveau sacerdoce, Ils font frissonner l'air en se réunissant ; L'oiseau-mouche se hausse au niveau du colosse, Le plus faible passa pour frère le plus féroce — Et le peuple passa sous ce dais frémissant.

Il alla dans le temple, où Dieu semblait l'attendre, Puis, quand fraichit le soir de ce jour adoré, Les oiseaux, d'un soul vol, partaient pour répandre La prière d'un peuple, émerveillée et tendre, Attachée à leur corps comme un parfum sacré.

Emile HINZELIN.

La lettre.

Si tu veux, me disait, il y a quelque temps, un de mes bons amis, bien connaître le caractère de ta femme, et surtout la confiance que tu peux avoir dans la solidité de sa vertu, ne crains pas d'employer le moyen suivant ; il n'est peut-être pas nouveau, mais il est à peu près infallible.

— Voyons le moyen, répliquai-je. — Voici : Quand, à trente-sept ans, après avoir mené la vie que tu sais, je me décidai à me marier avec une fillette de dix-neuf ans, c'était, tu l'avoueras, jouer une grosse partie ; mais comme ma fiancée ne paraissait pas se douter de la différence qu'il y avait entre son âge et le mien, qu'elle était fort jolie, et enfin, enfin que je l'aimais à en perdre la tête, je ne craignais pas de tenter l'aventure.

Pendant les premiers mois, la première année même de notre mariage, je ne laissai pas passer un jour sans me dire que j'avais été un sot de craindre, ne fut-ce qu'une minute, la fâcheuse aventure qui rendit si célèbre le roi Ménélas. Ma femme était parfaite, d'une douceur, d'une fidélité, d'une tendresse dont on ne peut se faire idée. Puis, et sans vouloir me révéler la cause de ce brusque changement, une transformation s'opéra dans son caractère ; elle qui était la gaieté même, devint triste, maussade, capricieuse. Alors, toutes mes craintes se réveillèrent, je devins ridicule et j'en arrivai à me dire qu'elle ne m'aimait plus ; puis, engagé dans cette voie, je ne tardai pas à ajouter que si elle ne m'aimait plus, c'est qu'elle en aimait un autre.

En somme, j'étais très malheureux, et comme la situation me se modifiait pas, je résolus à tout prix de connaître la vérité. J'employai donc le grand moyen dont je te parlais tout à l'heure, et j'écrivis à Geneviève la lettre suivante : Madame, celui que vous connaissez bien passera demain à deux heures sous vos fenêtres ; par pitié, levez à ce moment un coin de votre rideau, afin qu'il puisse voir le ravissant visage de la femme qu'il adore, et lâchement, je signai d'un nom quelconque, Roger, je crois, puis je lui adressai cette lettre chez moi ; bien entendu de lendemain, afin de ne pas me trahir à l'arrivée du courrier, je prétextai un rendez-vous très matinal et je m'enquivrai. Après avoir erré dans les rues jusqu'à midi, en me demandant cent fois si je n'avais pas commis une lourde faute en envoyant cette lettre à Geneviève, si elle me la donnerait, etc., etc., je rentrai pour déjeuner, vraiment, mais là vraiment très ému et très inquiet.

— Eh bien ! m'écriai-je. — Eh bien ! mon cher, elle ne sourcilla pas en me voyant et ne fit pas la plus légère allusion au sujet qui m'intéressait tant et à si juste titre. Le tout n'était plus possible, n'est-ce pas ? j'avais un rival, et c'était de lui qu'elle croyait avoir reçu cette fameuse lettre. Oh ! le misérable, comme je le tuerais avec plaisir quand je le connaîtrais, me disais-je.

Ce fut dans cette disposition d'esprit, que, le déjeuner terminé, je pris un journal, afin d'avoir une contenance. Par instants, je regardais celle qui avait été ma chère petite femme bien aimée, et je la traitais avec une sévérité dont elle ne se fera jamais la moindre idée. Mais, sans se douter de rien, la perfide ne levait pas les yeux, très probablement pour cacher son trouble que je remarquais fort bien.

Enfin, à deux heures moins dix, je la vis jeter un coup d'œil furtif du côté de la pendule. Elle attendait avec impatience sans doute l'heure du rendez-vous : elle va le voir, celui qu'elle aime ! Mais qu'elle prenne garde, car si elle soulève un coin de ce rideau, me disais-je, je ne sais pas ce que je ferai...

Les secondes marchaient avec une rapidité extraordinaire ; il était deux heures moins cinq, moins quatre... Oh ! si cette aiguille pouvait s'arrêter, si cette heure ne sonnait pas, ne sonnait jamais, pensais-je, elle n'irait pas à la fenêtre... et puis irait-elle, mais cela prouverait-il qu'elle est coupable ? Non certes. Est-on lâche parfois, hein ! fit-il en souriant.

J'inclinai la tête. — Alors, reprit-il, à deux heures moins une minute, au moment où mon supplice était devenu intolérable, où mon honneur et ma vie allaient peut-être se jouer, je vis... je vis ma femme se lever de sa chaise... s'approcher de la fenêtre... saisir le rideau, et... Brusquement, je me levai à mon tour, et, comme j'allais faire je ne sais quelle sottise irréparable :

— Je tire les grands rideaux, me dit-elle, car il vient un peu d'air de cette fenêtre. — Tout tremblant, je m'assis, ou plutôt je tombai dans mon fauteuil et je fermai les yeux, afin de lui cacher la terrible émotion que je venais d'éprouver. Au bout d'un instant, je soulevai mes paupières et je la vis devant moi.

— Tiens, petit niais, me dit-elle, en me tendant le maudit chiffon qui m'avait fait tant de mal, je ne crains plus maintenant que tu veuilles connaître l'imbécille qui m'a envoyé cette lettre. — Allons, balbutiai-je, en la voyant rire, cet animal va peut-être te rendre ta belle gaieté d'autrefois.

— Tu veux te moquer de moi, n'est-ce pas ! mais écoute, fit-elle en s'approchant de mon oreille, si j'étais triste depuis quelque temps, c'est que... c'est que... enfin, promets-moi qu'il ne s'appellera pas Roger... — Et maintenant, que dis-tu de mon moyen ? me demanda mon ami.

— Il est peut-être infallible, répliquai-je, mais je ne voudrais pas l'employer... — Et tu aurais raison, fit-il en me quittant, car, réflexion faite, avec les femmes, on n'est jamais sûr de rien.

LÉON MIRAL.

Mon cher ami,

Vous me demandez quelques lignes sur les fêtes universitaires que prépare la Société générale des étudiants : je ne puis rien vous donner de mieux que des extraits de lettres particulièrement flatteuses que nous avons reçues en réponse à nos invitations ; elles sont bien un peu flatteuses pour nous, elles le sont plus encore pour notre pays, c'est pour moi une excuse.

Mes meilleurs sentiments d'amitié.

A. PÉROUX.
24 mai.

A Messieurs les Etudiants de Nancy.

Les Etudiants hongrois, dont les sympathies pour la France sont universellement connues, seraient très heureux d'assister aux fêtes de Nancy pour prouver leur solidarité pour les étudiants de la France et le grand peuple français.

Si la chose était possible, vous voudrez bien faire parvenir votre invitation à l'Université de Budapest et vous aurez de suite l'écho de la reconnaissance des étudiants du peuple hongrois qui n'ont jamais cessé d'avoir les plus grandes sympathies pour la nation française.

Paul GIULAY
De l'Université de Budapest.
Dublin, 19 mai.

Chers Camarades,

.... Votre appel nous parvenant comme il le fait, presque à la veille du jour où la capitale de l'Irlande se prépare à recevoir les vœux du monde des lettres, n'en peut être que plus touchant. Le 5 juillet, en effet, l'Université de Dublin atteint le troisième centenaire de sa naissance ; unis pour le même but, noble et généreux, nous est-il nécessaire de donner expression à nos sentiments d'union et d'affection envers votre Université ?.....

FLEETWOOD
Secrétaire honoraire de l'Association
des Etudiants de Dublin.
Genève, 15 mai.

Chers Camarades,

.... Si nous ne pouvons aller à Nancy, vous pouvez être certains que nos cœurs y seront, et que nous assisterons en pensée à ces fêtes, que je vois d'ici grandioses, comme on les fait toujours dans votre cher pays de France.

.... Avec tous les Stelliens de Genève, je presse un vigoureux : Vivent les Etudiants de Nancy !... Vive la France !...

P. DOUGRADI
Président de la Stella, section
universitaire genevoise.

Paris, le 28 Mai.

Que me demandez-vous au juste, mon cher ami ? Un article. Diabre, nous avons plus de 29 degrés à l'ombre. Une pensée simplement ? Je ne suis pas homme à en avoir de toutes prêtes et c'est si difficile d'en trouver de neuves ! Alors ? Quand je vous aurai dit que je regrette bien vivement de ne pouvoir être le 5 juin à Nancy — dans ce Nancy que j'aime tant ! — pour recevoir le Président de la République, je vous aurai dit n'est-ce pas ? une chose très simple, mais très sincère et qu'approuveront, j'en suis sûr, tous les Lorrains retenus comme moi à Paris.

Cordialement à vous.
Georges HEYMONET.

Edouard SYLVIN.

LE NORMAND PIERRE GRINGOIRE

Un gentil compagnon, un brin de plume au chapeau et un autre brin de plume entre les doigts, chemine sur les routes de France. Sans doute il ne voyage pas seul ; les routes sont mauvaises et plus périlleuses encore que mauvaises. On s'expose à de fâcheuses rencontres en les parcourant

sans escortes. Ce temps-là, ce bon vieux temps-là n'était pas le bon temps pour les touristes et les flâneurs. Notre nomade s'est adjoint à une caravane bien montée et bien armée. Les couleurs et les armoiries sont de Lorraine. Ne serait-ce pas quelque ambassade du duc au roi de France ? Le voyageur qui nous occupe aura profité du retour de cette ambassade pour faire route avec ces seigneurs et leurs gens.

Peut-être, d'ailleurs, sur le bruit de sa renommée, a-t-il été appelé par un puissant suzerain, curieux de bel esprit et amateur de bien dire. Il va de France en Lorraine, avec un léger bagage, lourd seulement de manuscrits. Encore le plus gros de son bagage littéraire est-il dans son cerveau, ainsi que ses compagnons de route le constatent, non sans plaisir, en l'entendant débiter de jolies chansons ou de belles histoires, chargées d'une pédanterie naïve et brillante, comme des missels curieusement et lourdement ornés d'images peintes et dorées.

— Étant à Paris, d'où veniez-vous, beau sire ? — De Caen, en Normandie, où les moines m'ont inspiré les lettres latines et m'ont révélé les secrets du dieu Apollon. Puis je me suis fortifié à Paris, ville où abondent les nobles et doctes esprits, dans l'art de l'éloquence et de la poésie, et je m'en vais à Nancy servir Monseigneur le duc de Lorraine.

— C'est un bon maître qui prise les hommes de talent et son duché est un pays où les étrangers sont accueillis de façon hospitalière. Maître Pierre Gringoire, vous ferez fortune chez nous. — Un tel dialogue fut-il un jour tenu sur une des routes qu'on suivait au quinzième siècle pour se rendre de Paris à Nancy ? Et pourquoi pas ? On peut le supposer sans invraisemblance. Il ferait honneur au pays qui accueillit et traita comme un de ses enfants un poète né dans une autre province, à une époque où les Français, de province à province, étaient aussi étrangers les uns aux autres qu'aujourd'hui les Européens de nation à nation. Il ferait honneur aussi au poète qui sut s'imposer par le talent et se faire aimer comme un frère par nos aïeux de Lorraine.

Je salue ce Normand, devenu lorrain, au point qu'on puisse contester, cinq siècles après sa mort, qu'il ait jamais été normand, comme un des innombrables ouvriers inconscients, et comme un des meilleurs parmi ceux à qui nous devons cette œuvre admirable, la France moderne, une de chair et de sang, de Marseille à Dunkerque, de Caen à Nancy, et indivisible de foi et d'espérance du nord au sud, de l'ouest à l'est.

La France moderne, notre France, est l'œuvre des événements ; mais, à travers les événements, ne voyez-vous pas, comme sur les échafaudages dressés autour d'une immense basilique en construction, circuler des hommes au visage rayonnant, artisans d'art, de pensée, de dévouement et de sacrifice ? Ce sont les ouvriers de l'œuvre, venus de tous les points du territoire pour contribuer à la grande entreprise et, dans l'action, oubliant, parfois perdant leur origine locale.

Pierre Gringoire fut l'un d'eux. Il fut de ceux qui ont préparé l'unité française en promenant leur génie, alimenté au foyer commun de la race, de province en province, pendant que d'autres plus grands encore la cimentaient avec leur sang. Telle par exemple, la bonne Lorraine, devenue la française sublime Jeanne d'Arc. Celle-ci, à Rouen comme à Nancy, à Reims comme à Orléans, on érige des statues : c'est le paiement d'une dette sans prescription possible. A Pierre-Gringoire, pour garder la mesure, on élève un buste. C'est aussi une dette de reconnaissance dont la France s'acquitte vis-à-vis d'un de ses enfants qui ont éveillé en elle la conscience de son unité et créés ainsi la patrie française.

FEMME HONNÊTE

Elle est cruelle ; — elle est exquise ;
La main leste, mais l'œil fripon ;
Montrant le haut de sa chemise,
Montrant le bas de son jupon ;

Nancy Gymnaste

Laissant voir un peu de chair rose
Comme pour vous dire d'oser,
Mais d'un mot, si peu que l'on ose,
Faisant envoler le baiser;

Son corsage de couleur tendre
Moule un buste ferme et coquet,
Mais la belle a pour le défendre
Ses dix griffes — et son corset.

O ! dangereuse entre les femmes,
Sphinx dont nul n'a sondé l'œil bleu,
Allumeuse des folles flammes
Qui sais jouer avec le feu !

E. GOUTIÈRE-VERNOLLE.

DESTIN

La réception véritablement royale, que Nancy va faire à M. Carnot, évoque tout naturellement le souvenir des fêtes qui furent célébrées ici, il y a vingt-six ans, à l'occasion du centenaire de la réunion de la Lorraine à la France.

Alors, comme aujourd'hui, la presse germanique menait une ardente campagne contre la France — c'était au lendemain de Sadova — et les fameux « points noirs » étaient devenus si nombreux à l'horizon, que Napoléon III, revenant sur sa promesse, renouait à se rendre à Nancy et se bornait à y envoyer sa femme et son fils.

Son fils... il paraît qu'il était charmant le « petit prince », dans son costume de velours noir, avec sa grâce un peu frêle et la mélancolie de ses yeux bleus. Debout dans la voiture impériale, il distribuait des sourires à la ronde et se disait peut-être : lorsque je reviendrai, je serai l'Empereur.

Mais le Temps qui, sur son passage, fauche l'homme et ses espérances, se plait aux grandes métamorphoses.

Quatre ans plus tard, la guerre emportait, dans les plus de sa robe sanglante, cette Lorraine dont nous gardons la capitale... L'impératrice, casquée d'or, aux épaules de déesse, est aujourd'hui une vieille femme, aux yeux éteints, à la démarche chancelante. Quant à l'Enfant, il n'est plus : suffoquant sous la brume de l'exil, maudissant son inaction, il s'exalta à la pensée des combats, où il pourrait prêter à une nation amie l'appui de son épée — de sa légère épée de « petit prince ». Il partit, feignant de ne pas voir les larmes que son départ faisait couler.

De sa mort mystérieuse, nul n'a pu redire fidèlement tous les détails, nul n'a su raconter comment cette jeune vie avait été tranchée, nul n'a deviné si le cheval que montait ce jour-là le Prince, et qui se nommait *Destin*, avait aveuglément mené son maître à la mort, ou si celui-ci l'avait jeté dans la mêlée.

On lui avait fait, dit-on, la même prédiction qu'à Gustave III ; on lui avait dit qu'il aurait une fin tragique, et il avait répondu comme le roi de Suède : Tant mieux ! j'aurai donc la mort d'un soldat. N'est-ce pas au moment de la naissance du Prince, bien plus qu'à l'heure de sa mort, qu'il faut appliquer le *nigro notanda capillo* ? Sous le fardeau du passé, n'a-t-il pas dû considérer le trépas comme un bienfait ?

B. DU BOUSQUET.

BOUQUET DE PENSÉES

Oh ! ces heures de doute et d'angoisse, où notre âme se corrode, et qui font qu'en la course à la mort nous perdons le sens de la vie !

Une ville pavoisée, c'est gai.
Et un drapeau tout seul, c'est triste.
D'abord, cela éveille de confuses idées de garmeries.

Car, à la porte de ces institutions tutélaires, il y en a d'ordinaire un en fer-blanc, de drapeau, et, tout de même, flottant autant que tricolore.

Mais comment beaucoup de choses tristes, réunies, peuvent-elles constituer une chose gaie ?

Or, une lampe allumée, c'est plutôt gai.
Et une ville illuminée, c'est plutôt triste, avec un air d'opulence morne.

En outre, une goutte d'eau n'a rien de particulièrement funèbre.

Et beaucoup de gouttes d'eau, c'est la pluie ; et chacun sait que rien n'est ennuyeux comme la pluie.

Comment donc beaucoup de choses plutôt gaies, réunies, peuvent-elles constituer une chose plutôt triste ?

Oh ! ces heures d'angoisse et de doute, pour l'appréciation desquelles nous renvoyons le lecteur aux observations qui précèdent.

Certes, bien que l'homme soit individuellement faillible, on a longtemps admis la preuve de l'existence de Dieu par le consentement universel.

Il est reconnu aussi que l'abus des aliments même exquis amène l'indigestion.

Et pourtant, abondance de biens ne nuit pas, dit-on, ventre affamé n'a pas d'oreilles, et l'on n'est jamais si bien qu'on ne puisse être mieux, ni si mal qu'on ne puisse être pis.

N'insistons pas...
N'a-t-on pas pu dire, au surplus, en dépit d'une contradiction apparente, que les périodes révolutionnaires voient le triomphe de la convention ?

N'insistons pas, encore une fois !
Aussi bien, de cet humble bouquet de pensées se dégagerait bientôt le parfum énervant des géraniums !

Et puis, en fait de pensées, qui trop en brasse... Un bœuf !

Tel, toute proportion gardée, Ravachol devant le jury de la Seine :

« J'ai dit » (sic).

Henry CARMOUCHE

Monsieur et cher confrère,

Vous avez bien voulu me demander quelques lignes pour le numéro du *Nancy-Gymnaste* que vous préparez.

Votre démarche me flatte, mais me cause un petit embarras.

En effet, si j'ai quelque idée intéressante à émettre, mon devoir est de la publier dans le journal dont la direction m'a été confiée.

Et si je n'ai rien à dire, pourquoi écrirais-je ? C'est dans ce dilemme que vous me voyez enfermé.

Mais je pense plutôt qu'en invitant les membres de la presse locale à collaborer à l'unique numéro du *Nancy-Gymnaste*, vous avez eu la bienveillante intention de les placer — pour un jour — sur un rang d'égalité, à côté des illustres lorrains, habitant Paris, dont vous avez obtenu le gracieux et précieux concours.

S'il en est ainsi, je m'empresse, en ce qui me concerne, de vous remercier de l'honneur grand et de vous envoyer ma modeste signature, avec le souhait que *Nancy-Gymnaste* soit, dimanche, dans toutes les mains.

Veillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Léon GOULETTE.

Nancy, le 29 mai 1892.

Monsieur et cher confrère,

Bien imprudemment, je me suis engagé à vous donner quelques lignes pour le *Nancy-Gymnaste*. Par ces trente-six degrés — à l'ombre — il est bien fatigant d'écrire.

Et puis je suis en proie à une obsession crispante : Que d'arcs ! que d'arcs !

Très cordialement.

A.-M. CROUET.

LE BUCHER

Le bucher de Rouen où Jeanne prisonnière
Expia son sublime et complet dévouement,
Se dresse dans l'histoire ainsi qu'un monument,
Et jette sur le monde une immense lumière.

A la clarté du feu consumant la guerrière,
Le peuple fut saisi d'un long tressaillement
Et son cœur palpita plus douloureusement
Et des larmes de sang rougirent sa paupière

On vit alors au ciel des astres inconnus ;
On sentit que des jours nouveaux étaient venus,
Que les noirs souvenirs tendaient à disparaître ;

Que pour la France, grande et libre désormais,
Des destins glorieux et brillants allaient naître
Que la patrie était fondée à tout jamais.

Léon BARAT.

L'ARCHITECTE DE LA PLACE STANISLAS

Chez nos féconds aïeux le législateur ne se croyait pas obligé d'inciter, par des lois spéciales les familles de six enfants à s'élever jusque sept, et c'est sans aucune subvention gouvernementale que l'architecte de la place Stanislas, notre vaillant Héré, fut père seize fois de suite. Rien n'est plus facile aujourd'hui que de se représenter cette existence sérieuse mais non point monotone, tout entière consacrée au travail austère, aux épanchements permis, avec ses matins tôt levés, ses soirs tôt couchés, ses bougies tôt éteintes sur le guéridon familial. Original en tout, il eut l'ambition de vivre époux fidèle en un temps où les jupes séduisantes n'étaient point rares, où s'épalaient partout, envahissants et tumultueux, les paniers renflés et les corsages fleuris. Il avait cependant ce qu'il faut pour plaire, un petit nez spirituel, des joues soufflées comme un gâteau de pommes, des lèvres honnêtement sensuelles, un œil calme et compréhensif, une âme fine et déliée sous des dehors réservés et modestes. En exposant ses plans à Stanislas, il s'interrompait de temps en temps : « Ce ne sont pas mes plans, Sire, ce sont les vôtres. Quel grand architecte vous êtes ! »

Et le candide Sarmate le croyait, et, ce qui est plus piquant encore, Héré finissait à son tour par se le persuader et il écrivait en tête du recueil des constructions du roi de Pologne : « Rien ne méritait plus d'être mis au jour. On y voit, non seulement la magnificence unie à la simplicité et l'harmonie de proportions à la délicatesse, mais aussi un goût nouveau dont il n'y eut jamais de modèle. Voilà donc Stanislas transformé en un novateur, en un apporteur de neuf, comme dit notre grand Goncourt. Léopold avait choisi comme architecte le Nantais Boffrand. Stanislas confia cette fonction au nancéien Héré. La place qui est notre joyau sortit de terre tout d'une pièce, tout d'un style, d'une admirable venue. Style rococo, a-t-on dit, mais rococo comme *Zadig*, rococo comme *Candide*. La place Stanislas c'est une page de Voltaire écrite en pierre. Tout y est clair, trop clair même disent les admirateurs des enchevêtrements de l'architecture médiévale. Ils dédaignent cet art fin et léger qui marchait sur la pointe du pied et glissait sans appuyer. Ils sont résolus à n'admirer du beau que celui qui leur écrase le pied.

Ils reprochent à Héré ses terrasses italiennes qu'il aurait dû, selon eux, laisser à l'Italie, ses toits plats qui conviennent aux pays du soleil, mais ne sont point en harmonie avec notre ciel brumeux et les neiges de nos longs hivers. Avant de condamner l'habile architecte, considérez par un temps clair la ligne de faite des bâtiments de la place Stanislas découpant dans l'azur tranquille, qui les enveloppe et les baigne, les pots à feu, les groupes d'enfants joufflus, les trophées d'armes qui seraient effacés si la pente inopportune d'un toit pointu s'élevait derrière les sculptures rayonnantes et les éteignait dans son ombre. Contemplez surtout ce merveilleux fronton de l'Arc de Triomphe, avec son peuple de statues qui fait songer à un paisible meeting de Dieux olympiques, cet ensemble harmonieux de deux places,

Nancy Gymnaste

et si habilement réunies par un monument qui à la fois les définit et les encadre, permettant au spectateur placé près de la statue de Stanislas d'apercevoir la perspective du Palais du Gouvernement, et au visiteur du Palais du Gouvernement de voir le relief massif de la statue se découper dans la baie du centre, en pleine lumière triomphale. Quand vous aurez joui de ce spectacle, vous avouerez qu'Héré mérite bien le bronze que notre cité reconnaissante s'apprête à lui déver.

N. PIERSON.

RAOUACHA

La nuit était venue ; Tahar, le vieil Arabe, les bras levés du côté du couchant, avait achevé sa prière. Autrefois il fut un guerrier redoutable, mais le sable éclatant du désert l'avait rendu aveugle, et l'âge le forçait à ralentir ses haines contre une famille ennemie de la sienne. Il voulait éteindre cette vieille querelle et ce jour même il avait épousé la dernière fille de son ennemi. « Raouacha, cria-t-il, où es-tu ? » Ici, lui répondit une voix presque d'enfant. Il s'avança à tâtons, mais quand il voulut l'attraper et la serrer contre lui, la jeune fille le repoussa avec violence, le vieillard tomba. Raouacha retirant de l'âtre deux barres de fer qu'elle faisait rougir s'approcha de lui et les lui enfonça dans les orbites vides. Tahar poussa un cri déchirant, se débattit quelques instants et mourut. Saisissant une outre de goudron, la jeune fille la versa sur le cadavre et l'alluma, en quelques minutes la tente fut en flammes, une leur immense éclaira les solitudes mornes du désert. On ne retrouva ni le cadavre de Tahar,

ni celui de Raouacha. et depuis cette époque, chaque fois que le vent brûlant du désert souffle, les gens de la tribu disent que ce sont leurs âmes errantes qui passent, chassées par l'éternelle malédictio de Mohammed.

R. DE DOMBASLE.

LES PETITES VIERGES

Pâles tubéreuses et narcisses diaphanes, pleurez les vierges mortes, les petites vierges aux doux yeux plaintifs, dont les oreilles demeurèrent closes et les lèvres quasi muettes !

Pâles tubéreuses et narcisses diaphanes, pleurez celles qui ont vécu, leurs âmes furtives, leurs larmes et leurs allégresses !

Ainsi que de la terre, calice des blasphèmes, se lèvent les fleurs tôt défrites, ainsi les vierges nées des baisers des hommes pour les sacrifices mystiques, défilent aux premières luttes et s'effacent.

Pâles tubéreuses et narcisses diaphanes, pleurez !

Jules NATHAN.

AU PAYS DE LORRAINE

Quand ils mouraient tranquilles en leurs maisons gothiques, les vieux Lorrains, nos pères, élaient sépulture au plus prochain moustier. Sur la dalle effigée, longue et froide et foulée par les nombreux passants, on voyait leur image et ces mots engravés : *Bourgeois et Labourcurs*.

Des siècles s'écoulaient, venant après des siècles, et des vieux endormis la race se répandait au cœur du pays, es villes et villages, avec une souvenance émue de la rude origine terrienne. Braves, économes, vaillants, toujours durs à eux-mêmes, nos ancêtres fouillaient sans relâche la bonne terre de Lorraine, cette laborieuse et féconde épouse qui chaque année les rendait de gros ducats de France, sans leur rien demander que de nouvelles semailles et d'abondantes sueurs.

Vinrent des jours où nos pères en quittant la charrue, se firent urbains et marchands, *citains* de Port, de Toul, de Metz ou de Nancy. Eux, les premiers, avec leur orientassé, ils prêtèrent aux ducs suzerains, s'affranchirent des trop puissants seigneurs apanagés et glorieusement, fondèrent au moyen-âge, les premières et vraies *républiques lorraines*, établies par le bon vouloir de tous et clamant cry nouveau : Commune et Liberté ! Eux, les premiers, en des siècles ja lointains, ils osèrent écrire : « Les bourgeois et citains de la République de Saint-Nicolas de Port, de Metz, de Toul, etc. »

Pauvres vieux endormis, morts oubliés d'antan, vous, ancêtres lorrains, en ces jours d'hossannah, d'aucuns se souviennent et vous crient mercy ! Loin derrière vous, vos fils ont recueilli l'héritage : ils sont restés dignes de vous et de la chère patrie ; ils ont retrouvé ces précieuses libertés silencieusement conquises, et comme vous, vieux morts perdus à jamais sous les dalles usées des temples, ils sont les citoyens de la République française et toujours les enfants de la vieille Lorraine.

Emile BADEL.

Le Gérant : J. EMOND.

Nancy, imp. A. Nicolle, 25, rue de la Pépinière.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS A LA VILLE DE PARIS NANCY — 42, Rue des Dominicains, 42 — NANCY

La plus ancienne Maison de la Région (Créée en 1842)

ROBES, COSTUMES & CONFECTIONS

pour Dames

Lainages et Fantaisies pour Robes,
Soieries, Ombrelles Haute Nouveauté

Peignoirs et Costumes de bains

VÊTEMENTS POUR HOMMES

sur Mesure

Chemises, Caleçons, Cravates, Gilets de
flanelle, Canes et Parapluies

Blanc de Fil et de Coton

ENVOI FRANCO DEPUIS 25 FRANCS

Nancy Gymnaste

GRAND SUCCÈS DES MACHINES "CLÉMENT"

COURSE BORDEAUX-PARIS

Premier : M. STÉPHANE, sur une bicyclette *CLÉMENT*, pneumatiques *DUNLOP*, parcourant les 572 kilomètres en 25 heures 37 minutes et battant de 59 minutes le temps du célèbre champion anglais *MILLS*.

Second : M. VIGNEAUX, sur une bicyclette *CLÉMENT*, pneumatiques *DUNLOP*, parcourant les 572 kilomètres en 27 heures 18 minutes, et battant de 27 minutes le temps du célèbre champion anglais *HOLBEIN*.

Ces deux coureurs ont fait le parcours en entier sans aucun changement de machines les "DUNLOP" n'ayant subi aucune avarie.

Ceci affirme une fois de plus la supériorité des machines CLÉMENT sur toutes celles d'autres marques.



AGENCE RÉGIONALE DE LA MAISON A. CLÉMENT
20, Rue Brunel, PARIS

CHARLES PIERSON

Constructeur - Mécanicien

17, Rue du Pont-Mouja et rue Saint-Julien, 62

NANCY



SE MEFIER DES CONTREFAÇONS ET IMITATIONS
Pour avoir une véritable machine "CLÉMENT"
exiger la marque de fabrique ci-contre.

ENVOI FRANCO DES CATALOGUES SUR DEMANDE

36
Monsieur Karvel, rue de la
Mairie à Nancy, a la disposition de la "Ligue" de
dans la chambre qui lui a été retenue
par la Commission de Nourriture et
de Logement.
Le Président de la Commission
Bernard





AGENCE RÉGIONALE DE LA MAISON A. CLÉMENT
20, Rue Brunel, PARIS

CHARLES PIERSON

Constructeur - Mécanicien

17, Rue du Pont-Mouja et rue Saint-Julien

NANCY



SE MEFIER DES CONTREFAÇONS ET IMITATIONS
Pour avoir une véritable machine "CLÉMENT"
exiger la marque de fabrique ci-contre
ENVOI FRANCO DES CATALOGUES SUR DEMANDE